

HISTOIRE UNIVERSELLE
DE
L'ÉGLISE CATHOLIQUE

PAR
L'ABBÉ ROHRBACHER
DOCTEUR EN THÉOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN, ETC., ETC.

NOUVELLE ÉDITION
REVUE, ANNOTÉE, AUGMENTÉE D'UNE VIE DE ROHRBACHER, DE CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES
ET DE DISSERTATIONS, CONTINUÉE JUSQU'EN 1872

Par Monseigneur FÈVRE
PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE

Ἀρχὴ πάντων ἰστῖν ἡ καθολικὴ καὶ ἀγία Ἐκκλησία.
S. ÉPIPHANE, l. I, c. v, *Contre les Hérésies*.
Ubi Petrus, ibi Ecclesia.
S. AMBR., *In Psalm.* XL, v. 30.

TOME VI, LIVRES LIII à LXIV

TOME VI A



PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
43, RUE DELAMBRE, 43
—
1872

HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

LIVRE CINQUANTE-TROISIÈME

DE L'INDÉPENDANCE TEMPORELLE DE L'ÉGLISE ROMAINE, 755, AU RÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE
ROMAIN EN OCCIDENT,

PAR LE PAPE SAINT LÉON III, DANS LA PERSONNE DE CHARLEMAGNE, 800.

Cruelles folles de l'empereur grec Copronyme. — Vie et martyre de saint Etienne d'Auxence. — Derniers travaux et martyre de saint Boniface. — Institution canoniale de saint Chrodegang de Metz. — Les rois lombards voulant asservir l'Eglise romaine, ne font que compléter son indépendance même temporelle, et se ruiner eux-mêmes. — Charlemagne et Witikind. — L'Eglise romaine donne les principaux éléments de leur constitution politique aux Anglais. — Septième concile œcuménique. — Charlemagne et ses amis les papes Adrien et saint Léon, lequel constitue en lui l'Europe chrétienne, et par là même le monde.

Ce que l'âme est au corps, l'Eglise l'est au monde. Telle est désormais la constitution de l'Europe : voilà ce qui en fait comme une seule personne. La Chaire apostolique, la tête où siège l'âme, communique sans cesse à ce vaste corps la vie religieuse, morale et intellectuelle. Les diverses nations de l'Europe sont les membres de ce corps ; parmi ces membres divers, la nation des Francs est le bras qui tient le glaive pour défendre la vie du corps entier, particulièrement la tête. Voilà pourquoi Charles-Martel, Pépin, Charlemagne sont nommés patrices des Romains, c'est-à-dire défenseurs titulaires de l'Eglise romaine ; autrement, défenseurs armés de la vie de l'Europe, et par là même du monde.

Mais cette âme qui est l'Eglise, mais cette tête qui est la Chaire apostolique, reçoivent elles-mêmes une vie toujours nouvelle de celui qui est la voie, la vérité et la vie, de celui qui a dit : Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles, et encore : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Aussi l'humanité chrétienne-catholique, si elle est sujette à des misères et des maladies, parce qu'elle

est humanité, trouve toujours en soi une source intarissable de vie et de résurrection, parce qu'elle est chrétienne-catholique. Une société antichrétienne se sépare de l'âme, qui est la vie du corps ; une société anticatholique se sépare de la tête, qui est le siège principal de l'âme et de la vie. C'est ce qu'on peut remarquer toujours chez les mahométans, et souvent chez les Grecs.

Pour le mahométisme, qui nie la divinité du Christ, qui prêche à coups de sabre la foi à un imposteur, qui n'a de morale propre que l'asservissement de la femme au libertinage de l'homme et en ce monde et en l'autre ; pour le mahométisme, la vie c'est de tuer, de tuer l'intelligence, de tuer la liberté, de tuer les nations ; s'il ne tue, il meurt. Telle est, en deux mots, son histoire à toutes les époques.

L'an 656, le gouverneur musulman de Syrie, nommé Salem, et oncle du calife Almusor, relégua dans le pays des Moabites Théodore, patriarche d'Antioche, sous prétexte qu'il servait d'espion à l'empereur Copronyme, dont il venait de condamner l'hérésie. Salem défendit aux Chrétiens de réparer leurs églises, d'exposer les croix en public, de disputer de

religion avec les Arabes. Le calife Almansor les traita encore plus durement; il les accablait de tributs, sans en excepter ceux mêmes qui ne vivaient que d'aumônes, tels que les moines, les reclus et les stylites. Il confisquait les trésors des églises, et vendait aux Juifs les vases sacrés. L'an 759, les Mahométans défendirent encore aux Chrétiens de tenir les registres publics; mais ils furent bientôt contraints de les leur confier de nouveau, ne sachant pas écrire les chiffres, tant ils étaient encore ignorants (1). Un autre oncle du calife Almansor, nommé Abdallah, fit aussi beaucoup de mal aux Chrétiens; il leur défendit d'apprendre leurs lettres, apparemment les lettres grecques, et de s'assembler la nuit dans les églises, dont il fit ôter les croix (2). L'an 772, sur la fin de sa vie. Almansor, étant venu lui-même à Jérusalem, fit marquer d'un fer rouge sur les mains tous les Chrétiens et les Juifs : ce qui porta une multitude de Chrétiens à s'enfuir sur les terres de l'empire (3). L'an 780, le calife Mahadi, fils et successeur d'Almansor, étant pareillement venu à Jérusalem, envoya un de ses officiers avec ordre de faire apostasier tous les esclaves chrétiens et de rendre les églises désertes. Il vint jusqu'à Emèse, promettant de ne forcer personne à l'apostasie, sinon les enfants des infidèles. Mais quand il eut ainsi découvert ceux qui étaient juifs ou chrétiens, il commença à les tourmenter plus cruellement que ne faisaient les anciens païens, et il en fit même mourir plusieurs. Par la grâce de Jésus-Christ, des femmes mêmes triomphèrent de la fureur du tyran; entre autres, deux vierges, dont l'une était fille et l'autre petite-fille de l'archidiacre d'Emèse. Elles souffrirent mille coups de nerfs de bœuf, avec plusieurs autres tourments, et demeurèrent victorieuses. Mahadi s'avança jusqu'à Damas, et ravagea un grand nombre d'églises, sans avoir égard aux traités que les Arabes avaient faits avec les Chrétiens (4).

A Constantinople, l'empereur Constantin Copronyme se montrait encore pire que les successeurs de Mahomet. Après avoir fait souscrire la condamnation des saintes images par trois cent trente-huit évêques sans honneur et sans foi, il ne cessa de persécuter les catholiques, mais surtout les moines, contre lesquels il avait une haine particulière. Alors les plus zélés d'entre eux s'assemblèrent, tant des environs de la Bithynie que de Constantinople, et s'en allèrent au mont Saint-Auxence, monastère fameux près de Nicomédie, dont le saint fondateur avait assisté au concile de Chalcedoine. Etienne, très-célèbre pour sa vertu et l'austérité de sa vie, en était alors le sixième abbé. Les moines choisis de ses divers monastères, le trouvèrent accablé de douleur, à cause de cette hérésie, et lui dirent : Mon père, nous sommes dans un embarras extrême, craignant que l'amour de cette vie, si naturel

à l'homme, ne nous fasse trahir la religion. Etienne leur répondit : Comme il ne reste que trois endroits qui ne participent point à cette détestable hérésie, je vous conseille de vous y retirer. Il y a le voisinage du Pont-Euxin vers la Scythie, l'île de Chypre, la Lycie inférieure, Tripoli et jusqu'à Tyr et à Joppé; enfin Naples et l'ancienne Rome. Vous savez que les évêques de Rome, d'Antioche, de Jérusalem et d'Alexandrie, ont non-seulement anathématisé l'erreur des iconoclastes, mais encore n'ont point cessé de charger l'empereur de confusion par des lettres véhémentes, le traitant d'apostat et d'hérésiarque. Le très-vénéral et très-sage prêtre Jean Damascène, que le tyran nomme Mansour, n'a point cessé de le reprendre vigoureusement par plusieurs lettres, l'appelant nouveau Mahomet, ennemi du Christ et des saints; traitant les évêques qui lui sont soumis d'esclaves de leur ventre, pour l'amour duquel ils sont prêts à tout dire et à tout faire. Saint Etienne ajouta plusieurs autres exhortations; après quoi les moines qui étaient venus le trouver firent tristement leur prière, se dirent le dernier adieu, et se retirèrent suivant son conseil. Ainsi tous les moines abandonnèrent Constantinople. Les uns allèrent vers le Pont-Euxin, les autres en Chypre, les autres à Rome.

Saint Etienne était né à Constantinople, en 714, et avait été consacré à Dieu dès le sein de sa mère. Ses parents étaient riches, mais surtout recommandables par leur vertu. Ils choisirent pour leur fils les maîtres les plus habiles, et lui inspirèrent dès l'enfance la plus tendre piété. On lui donna une connaissance parfaite de la foi catholique. Durant la persécution de Léon l'Isaurien contre les saintes images, les parents d'Etienne prirent la fuite comme plusieurs autres. Mais avant leur départ, ils voulurent mettre en sûreté la foi de leur fils, qui avait alors quinze ans : ils le placèrent dans le monastère de Saint-Auxence. L'abbé lui donna l'habit, et, l'année suivante, l'admit à la profession. Etienne montra une ferveur incroyable dans l'accomplissement de tous ses devoirs. Son père étant mort quelque temps après, il fut obligé de faire un voyage à Constantinople. Il vendit ses biens et en distribua le prix aux pauvres. Il avait deux sœurs, dont l'une était religieuse à Constantinople; il emmena l'autre en Bithynie avec sa mère, et les mit toutes deux dans un monastère. Rentré dans sa solitude, il s'occupait principalement à méditer l'Écriture sainte, avec les commentaires de saint Chrysostome.

Après la mort de Jean, abbé du monastère, Etienne fut unanimement choisi pour lui succéder, quoiqu'il n'eût que trente ans. Ce monastère n'était autre chose qu'un amas de petites cellules éparses çà et là sur la montagne, une des plus hautes de la province. Etienne, comme son prédécesseur, habita dans une

(1) Theophan., p. 361 et 362. — (2) *Ibid.*, p. 369. — (3) *Ibid.*, p. 376. — (4) *Ibid.*, p. 318.

cellule fort étroite, sur le sommet de la montagne. Il y sanctifiait par la prière le travail des mains, qui consistait à copier des livres et à faire des filets. Par ce travail, il gagnait de quoi subsister. Il fournissait encore à quelques besoins du monastère et des pauvres. Une peau de brebis faisait tout son vêtement, et il portait continuellement une ceinture de fer. Le nombre de ses disciples devint bientôt très-considérable. Une veuve de qualité, qui changea le nom qu'elle portait dans le monde en celui d'Anne, se mit aussi sous sa conduite, et il lui fit prendre le voile dans un monastère de filles qui était au bas de la montagne. Quelques années après, Etienne se fit substituer Marin dans le gouvernement de la communauté, afin de mener une vie encore plus solitaire et plus pénitente. Il se retira dans une autre cellule écartée et beaucoup plus étroite que celle qu'il avait habitée jusque-là. Il pouvait à peine s'y tenir debout ou couché. Il avait quarante-deux ans quand il s'enferma dans cette espèce de tombeau. Tel était saint Etienne, surnommé le Jeune ou du mont Saint-Auxence.

L'empereur Copronyme voyait l'empire attaqué d'un côté par les Sarrasins, et de l'autre par les Bulgares. Dans cette situation, le bon sens le plus vulgaire lui conseillait de ne pas troubler l'empire même par des divisions religieuses. Il fit tout le contraire. Vainqueur ou vaincu dans la guerre incessante contre les Bulgares et les Sarrasins, il en devenait toujours plus furieux envers les catholiques. Ainsi, ayant été battu l'an 760 par les Bulgares, de telle sorte qu'il revint à Constantinople sans armes ni bagages, il publia, l'année suivante, contre les images des saints, un second édit plus menaçant que le premier, et qui jeta l'alarme dans tout l'Orient. Les catholiques fuyaient ; les villes restaient désertes ; les prisons étaient remplies, non plus de malfaiteurs, mais de confesseurs.

Non content des cruautés qu'il faisait exercer dans la ville et dans les provinces, il voulut présider lui-même aux supplices et voir couler le sang. Il se fit dresser un tribunal dans la basilique de Saint-Mamas, aux portes de Constantinople. Là, environné de bourreaux, au milieu de la pompe impériale, il se fit amener les catholiques prisonniers. A leur arrivée, tout se met en mouvement pour les tourmenter : on flagelle les uns, on arrache aux autres les yeux et la langue, on coupe à quelques-uns les pieds et les mains ; spectacle horrible pour tout autre que pour l'empereur et ses courtisans.

Le moine André, surnommé le Calybite, parce qu'il vivait en reclus dans l'île de Crète, était venu exprès à Constantinople ces jours-là pour soutenir la constance des fidèles au milieu de la persécution. Il perce la foule, et se présentant à l'empereur : Prince, lui dit-il, si vous croyez en Jésus-Christ, comment osez-

vous traiter ainsi ses images vivantes ? A ces mots, on se jette sur lui, on le traîne, on l'accable de coups. L'empereur arrête cette fureur, il le fait approcher et tente de le gagner par douceur ou de l'intimider par menaces. Pourquoi, lui dit André, tandis qu'on punit ceux qui outragent les images de l'empereur, ordonnez-vous d'outrager celles de Jésus-Christ, qui est plus grand que l'empereur ? Pensez-vous qu'il sera moins irrité contre ces profanateurs sacrilèges ? Eh bien, répartit Copronyme, puisque, de ton aveu, ceux qui manquent de respect au portrait de l'empereur méritent châtimement, que ne mérites-tu pas pour en manquer à l'empereur même ? Il le fait en même temps dépouiller et déchirer de verges. Ce qui fut étrange, c'est que tous les assistants, pour faire leur cour à l'empereur, devinrent autant de bourreaux ; c'était à qui frapperait le saint martyr à coups de bâton, à coups de pierre, à coups d'épée. L'empereur le retire encore des mains de ces forcés ; il essaye encore de le séduire : il regardait André comme le chef des orthodoxes, et se persuadait qu'en l'attirant à lui, il en entraînerait un grand nombre. Le voyant inflexible, il lui fait briser les mâchoires et le renvoie en prison. Quelques jours après, il l'en fit sortir pour endurer le dernier de tant de supplices. On le flagella de nouveau ; attaché par les pieds, on le traînait au travers de la ville, pour le conduire au lieu des exécutions, lorsqu'un vendeur de poissons saisit un couteau de boucher et lui coupa un pied, de quoi le saint martyr expira sur l'heure (1).

Copronyme, ayant entendu parler de saint Etienne d'Auxence, chargea le patrice Calliste de l'aller voir et d'employer tous les moyens possibles pour le gagner. Ses efforts furent inutiles, et il s'en retourna d'autant plus confus qu'il s'était flatté de réussir. Copronyme, outré des réponses d'Etienne, renvoya Calliste avec une troupe de soldats pour le tirer de sa cellule sur la montagne et le garder au monastère d'en bas, en attendant ce que l'empereur en ferait. Les soldats tirèrent le saint homme de son étroite cellule, et furent obligés à le porter ; car, à force d'être dans ce tombeau, ses jambes étaient pliées, et il ne pouvait ni les dresser ni les remuer ; ajoutez-y la faiblesse causée par son extrême abstinence. Les soldats, surpris de ce spectacle et touchés de compassion, le prirent à deux, lui faisant mettre les mains sur leurs épaules et lui tenant les genoux. Ils le portèrent au cimetière de Saint-Auxence, où ils l'enfermèrent avec ses moines ; et, s'étant assis à la porte, ils attendaient les ordres de l'empereur. Cependant saint Etienne chantait avec ses moines une prière qui commence : Nous adorons, Seigneur, votre sainte image, et ensuite une autre qui dit : J'ai rencontré les voleurs de mes pensées qui m'ont dépouillé. Il voulait marquer qu'on l'avait tiré de sa retraite

(1) Theoph., p. 363. Baron., an 761.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE CINQUANTE-TROISIÈME

DE L'INDÉPENDANCE TEMPORELLE DE L'ÉGLISE ROMAINE, AU RÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE ROMAIN EN OCCIDENT, PAR LE PAPE SAINT LÉON III, DANS LA PERSONNE DE CHARLEMAGNE, 800.

Cruelles folies de l'empereur grec Copronyme. — Vie et martyre de saint Etienne d'Auxence. — Derniers travaux et martyre de saint Boniface. — Institution canoniale de saint Chrodegang de Metz. — Les rois Lombards voulant asservir l'Eglise romaine, ne font que compléter son indépendance même temporelle, et se ruiner eux-mêmes. — Charlemagne et Witikind. — L'Eglise romaine donne les principaux éléments de leur constitution politique aux Anglais. — Septième concile œcuménique. — Charlemagne et ses amis les papes Adrien et saint Léon, lequel constitue en lui l'Europe chrétienne, et par la même le monde..... p. 1-58

Dissertations sur le Livre Cinquante-troisième

- I. De l'hérésie des Iconoclastes, du septième concile œcuménique tenu à Nicée et des lettres du pape Adrien p. 59-65
- II. Du patriciat romain que les souverains Pontifes conférèrent aux Princes Francs au huitième siècle..... p. 65-69
- III. Du saint empire romain d'Occident... p. 69-74

LIVRE CINQUANTE-QUATRIÈME

DE L'AN 800 A L'AN 814 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Charlemagne et son siècle. — Ce que c'est qu'un empereur catholique..... p. 75-146

Dissertations sur le Livre Cinquante-quatrième

- I. Origine historique de la souveraineté temporelle du pape..... p. 147-151
- II. De la souveraineté temporelle des papes et de son incompatibilité avec le gallicanisme... p. 151-157
- III. De la propriété ecclésiastique et si elle peut se concilier avec les principes du gallicanisme..... p. 157-161

LIVRE CINQUANTE-CINQUIÈME

DE LA MORT DE CHARLEMAGNE, 814, A LA MORT DE LOUIS LE DÉBONNAIRE, 840.

En Occident, sous les descendants de Charlemagne, la guerre civile est plus paisible et plus honorable que la paix des empereurs grecs de Constantinople et des califes musulmans de Bagdad..... p. 165-242

LIVRE CINQUANTE-SIXIÈME

DE LA MORT DE LOUIS LE DÉBONNAIRE, 840, A LA MORT DE L'EMPEREUR LOTHAIRE ET DU PAPE SAINT LÉON IV, EN 855.

L'empire des Francs se désunit en divers royaumes. L'Eglise seule maintient l'unité intellectuelle et sociale dans l'Occident et dans le reste du monde..... p. 243-307

LIVRE CINQUANTE-SEPTIÈME

DE LA MORT DU PAPE SAINT LÉON IV, 855, A LA FIN DU HUITIÈME CONCILE ŒCUMÉNIQUE, 870.

En Occident, princes médiocres ; en Orient, princes détestables. — Ce qu'il y a eu de faux chez les Grecs se personnifie dans Photius ; ce qu'il y a de bon dans saint Ignace. — Les papes saint Nicolas I^{er} et Adrien II soutiennent partout ce qu'il y a de bon et combattent ce qu'il y a de mauvais. — Civilisation chrétienne des Scandinaves, les Bulgares et des Slaves. — Martyrs en Espagne. — Au huitième concile œcuménique, dernier d'Orient, les Grecs condamnent d'avance leur schisme à venir, dans celui de Photius..... p. 308-382

Dissertations sur le Livre Cinquante-septième

- I. Du schisme de Photius et du huitième concile général célébré par le pape Adrien II. p. 383-390
- II. Les papes et le schisme d'Orient..... p. 390-403

LIVRE CINQUANTE-HUITIÈME

DE LA FIN DU HUITIÈME CONCILE ŒCUMÉNIQUE, 870, A LA SECONDE ET DERNIÈRE EXPULSION DE PHOTIUS ET SON REMPLACEMENT PAR LE PATRIARCHE ÉTIENNE, EN 886.

Crise de l'humanité, pour aboutir, en Occident, à l'âge viril ; en Orient, à la décrépitude. — Despotisme de Hincmar de Reims. — Ravages des Normands. — Empereurs d'Occident meurent les uns sur les autres. — Alphonse le Grand en Espagne. — Alfred le Grand en Angleterre. — Rome centre et remède unique du monde chrétien — Esclavons continuent. Russes commencent à se convertir. — L'Orient troublé par les impostures et le schisme de Photius, cherche et trouve le remède à ses maux dans la soumission à l'Eglise romaine. p. 404-467

LIVRE CINQUANTE-NEUVIÈME

LE LA FIN DU SCHISME DE PHOTIUS, 886, A LA CONVERSION DES NORMANDS, 922, ET LA RÉUNION DE L'ÉGLISE DE CONSTANTINOPLE AVEC ELLE-MÊME PAR LES LÉGATS DU PAPE JEAN XI.

Ce que l'on appelle le siècle de fer, et ce qu'il en est..... p. 468-520

Dissertations sur le Livre cinquante-neuvième

- I. La papesse Jeanne p. 521-537
- II. Le Pape Cyriaque..... p. 537-539
- III. Marcellin..... p. 539-540

LIVRE SOIXANTIÈME

DE LA CONVERSION DES NORMANDS, 922, AU COMMENCEMENT DE L'EMPEREUR OTHON I^{er}, 962.

Quarante ans du dixième siècle..... p. 541-595